



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 28, No. 1/2 (1931), pp. 118-125

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526976>

Accessed: 03/02/2011 15:26

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

naturellement le chinois 窗戶 *tch'ouang-hou*, "fenêtre". P. 701: pour ma. *ǰuru*, "paire", qu'il faut surtout rapprocher, selon moi, de mo. ancien *ǰirin*, "deux" (en parlant de femmes), cf. *supra*, p. 112. Aux pp. 701—703, M. S. a une belle série de mots mandchous à initiale *f-* correspondant à des mots à initiale *h-* du mongol du Moyen Age. La majorité de ces rapprochements avaient déjà été faits; il y en a toutefois un que je voudrais encore appuyer d'un nouvel argument. Dans *JA*, 1925, I, 250, tout en notant que le mot pour "eau" avait été noté avec *h-* initiale au Kansou par Potanin et par Mannerheim, j'avais pensé que cet *h-* pouvait être d'apparition secondaire puisque le mot *usun* est toujours écrit sans *h-* dans nos textes des XIII^e—XIV^e siècles. Depuis lors, les notations du P. Mostaert ont confirmé l'*h-* initiale de ce mot en mongor, et M. S. s'appuie sur cette indication pour rapprocher de mo. *usun* (*< *husu*) le ma. *fusu-*, "arroser". Je crois qu'il a raison, et que je retrouve ce *h-* de **husu* à époque ancienne. Le *Hei-Ta che-lïo* de la 1^{re} moitié du XIII^e-siècle nous parle en effet des 斛速益律子 *Hou-sou Yi-liu-tseu* qui sont, dit-il, les 水鞵鞵 *Chouei-Ta-ta*, ou "Tatar d'eau", et on a de même le pays 水達達亦刺思 *Chouei-Ta-ta Yi-la-sseu* dans *Yuan che*, 23, 4b. Je ne sais ce qu'est *Yi-liu-tseu* ou *Yi-la-sseu*, sauf que les deux transcriptions rappellent singulièrement (avec un *-s* de marque du pluriel?) les deux orthographes 耶律 *Ye-liu* et 亦刺 *Yi-la* du nom de famille de la famille princière des K'i-tan; mais *hou-sou* ne peut qu'être le mot traduit par *chouei*, "eau", et nous avons ainsi, pour le XIII^e siècle et dans la Mongolie du Nord-Est, une forme **husu* à *h-* initiale. P. Pelliot.

A. WEDEMEYER, *Japanische Erühgeschichte, Untersuchungen zur Chronologie und Territorialfassung von Altjapan bis zum 5. Jahrh. n. Chr.*, Tōkyō, 1930, in-8, XVI + 346 pages, avec 3 cartes;

RM. 24. [= *Supplementband XI* des *Mitt. d. deutsch. Gesellsch. f. Nat. u. Völk. Ostasiens*].

M. W. aime prendre les peuples à l'aube de l'histoire. Dans le *Hirth Anniversary Volume d'Asia Major* (1923), il avait donné (pp. 456—559) la première partie d'un gros mémoire où il tentait de prouver l'historicité de Yao, de Chouen et de Yu; malgré tout l'appareil critique de recherches très poussées, l'argumentation m'en avait paru peu convaincante (cf. *T'oung Pao*, 1923, 372); je ne sais d'ailleurs pourquoi la suite du mémoire, annoncée pour le "numéro suivant", puis, à la fin du t. I d'*Asia Major*, promise pour le t. II, n'a finalement jamais paru. Le présent travail s'inspire d'une discussion de textes encore plus minutieuse, et il a l'avantage de porter sur des documents chinois, japonais et coréens qui ne sont assurément ni toujours clairs, ni d'une tradition bien assurée, mais qui du moins doivent à la diversité même de leur origine de prêter parfois au contrôle et aux recoupements. Il faut ajouter aussi que des travaux japonais de valeur, en particulier ceux de KURITA Hiroshi et de YOSHIDA Tôgo, avaient dégagé la voie où M. W. s'est engagé résolument. Mais les résultats n'en sont pas moins l'œuvre propre de M. W. lui-même, et ils lui font honneur; jamais encore Européen ne s'était attaqué aux débuts de l'histoire japonaise avec autant de méthode et une préparation aussi ample. On sait que la chronologie japonaise traditionnelle, telle qu'elle résulte du *Nihongi*, ne mérite pas créance pour les premiers siècles de notre ère (les temps plus anciens, préhistoriques ou protohistoriques, sont encore plus nébuleux), et Motoori Norinaga, puis M. Aston, avaient déjà vu que certains faits rapportés au règne de l'impératrice Jingō devaient, sur le témoignage formel de l'histoire coréenne, être abaissés de deux cycles, c'est-à-dire de 120 ans (cf. aussi Cl. E. Maitre, dans *BEFEO*, II, 581—583; et *T'oung Pao*, 1926, 208); mais on n'en continuait pas moins à

garder pour la mort de Jingō elle-même la date de 269 indiquée par le *Nihongi*, et à l'identifier par suite tant bien que mal à la reine 卑彌呼 Pei-mi-hou (Himika?) dont il est question en Chine dans le *Heou-Han chou* et le *San kouo tche* (M. W. ne dit pas pourquoi il écrit 鼻彌呼 Pi-mi-hou). La conclusion propre à M. W. est qu'il faut abaisser de deux cycles le règne même de Jingō, qui serait ainsi morte seulement en 389; je ne suis pas aussi à l'aise pour juger d'un problème d'histoire japonaise que d'une question d'histoire chinoise; mais l'argumentation de M. W., sur ce point capital, m'a paru de bon aloi; il en résulte naturellement tout un bouleversement pour la chronologie des princes qui succèdent à l'impératrice Jingō (sur une source aujourd'hui perdue à laquelle le *Nihongi* devrait peut-être tout ou partie de sa fausse chronologie, cf. le travail de M. W., p. 83). Par ailleurs, alors que les prédécesseurs de M. W. s'étaient contentés en général des sections consacrées au Japon dans les histoire dynastiques chinoises et les encyclopédies, lui a pris la peine (pp. 90—91) de relever les mentions d'ambassades japonaises dans les "Annales principales" du *Tsin chou*, du *Song chou* et du *Nan che*; il retraduit en outre intégralement les notices du Japon que contiennent le *Heou-Han chou* et le *San kouo tche*; enfin son commentaire abonde en théories qui ne sont peut-être pas toujours sûres (par exemple p. 112 pour l'introduction du cheval au Japon seulement dans la seconde moitié du IV^e siècle), mais qui incitent toujours à la réflexion (cf. ce qui est dit de l'intrusion de données mythologiques dans l'histoire, pp. 145 et 152). Toutefois, sur un grand nombre d'équivalences proposées pour les noms de lieux, de personnes, de fonctions, je dois bien dire que nous avons encore là, à mon sens, un premier essai très poussé plutôt que des solutions qui s'imposent. Sans doute il s'agit d'un sujet des plus difficiles, et sur lequel il est probable qu'on continuera longtemps d'entretenir, en tel ou tel point, des opinions

divergentes. Il ne m'en paraît pas moins possible d'avancer encore, et le travail actuel de M. W. me semble prêter à trois objections principales. 1^o La traduction des textes chinois est souvent assez lâche, parfois nettement inexacte. 2^o Avec un dictionnaire détaillé des noms de lieux du Japon, et en se donnant une marge phonétique suffisante pour les équivalences, on peut trouver des identifications pour une forme quelconque, fût-elle fautive. 3^o Les formes transcrites en caractères chinois doivent naturellement être lues selon la prononciation du chinois au temps où la transcription a été faite; M. W. rétablit donc des prononciations anciennes approximatives, mais il serait bien en peine de les fonder. D'après lui (p. 171), les restitutions de l'*Analytic dictionary* de M. Karlgren ne s'appliquent pas ici, et il est vrai que M. Karlgren a rétabli le moyen-chinois de 500—600 de notre ère, au lieu que M. W. travaille sur des formes plus anciennes d'un ou de plusieurs siècles. Mais quand M. W. rejette par exemple pour 好占都 Hao-tchan-tou les restitutions *Xâu-t'siäm-tuo de M. Karlgren et leur substitue *Kassottu ou *Kassetto pour y retrouver l'actuel Kaseta, il est évident que sa "restitution" de prononciation ancienne, phonétiquement injustifiable, résulte simplement de son identification et ne peut donc être invoquée pour l'appuyer. De même quand à la p. 27, voulant identifier d'anciens titres coréens, il imagine pour 浚 une ancienne prononciation *ts'am, c'est là une solution inadmissible puisque le moyen-chinois et, jusqu'à nos jours, le sino-coréen distinguent soigneusement les finales en -n et celles en -m et que dans aucun dialecte, ni anciennement ni de nos jours, il n'y a eu de -m final dans le mot visé ici. Quant aux lectures japonaises qui ne tiennent souvent pas compte des occlusives finales, par exemple dans 駕洛 Kara (p. 121) ou dans 烏越 *Uwo (p. 184), il y a là, si les équivalences sont exactes, un problème qui ne doit pas être insoluble, mais je ne dispose pas des éléments voulus pour

l'aborder. Voici maintenant quelques remarques sur des points de détail. P. 52: Pour le **晉起居注** *Tsin k'i-kiu tchou*, cf. surtout *Souei king-tsi-tche k'ao-tcheng*, 5, 6b—7b. P. 57, n. 82: Dans *T'oung Pao*, 1926, 251, j'ai parlé du *San-tseu king*; c'est aux pp. 207—209 que j'ai donné mon opinion sur l'introduction du **千字文** *Ts'ien-tseu wen* au Japon. P. 89: On ne devrait plus parler des "Toba"; c'est un monstre dû à la sinologie européenne. Pp. 90—91 et 117: Il n'était pas difficile, avec la *Concordance des chronologies néoméniques* du P. Hoang, de donner les équivalences exactes en jours du calendrier européen; M. W. eût vu par là qu'à la p. 117 le jour *jen-yin* du 3^e mois de 462 n'est pas le 19^e jour, comme il le dit avec un point d'interrogation, mais le 22^e, et qu'il s'agit du 6 mai 462. P. 96, n. 214: L'explication de **開府儀同三司** *k'ai-fou yi t'ong san-sseu* n'est pas grammaticalement exacte; cf. à ce sujet *BEFEO*, III, 667. P. 102: Il y a eu certainement confusion graphique entre **彌** *mi* et **珍** *tchen*; pour d'autres exemples de cette confusion, cf. *T'oung Pao*, 1929, 202—203 et 264—265. P. 105, n. 229: Il n'est pas besoin du *Kanseki-kaidai* pour savoir que les histoires dynastiques ne sont pas établies directement sur des pièces d'archives. P. 108: Le raisonnement sur **司馬曹達** *Sseu-ma Ts'ao-ta* qui représenterait *Uma no Tomo-no-miyatsuko me paraît bien peu vraisemblable. P. 172: Dans le *Heou-Han chou*, 115, 5b, le nom du "royaume" de **邪馬臺** *Ye-ma-t'ai* (*Ia-ma-d'ai, lecture japonaise traditionnelle Yamadai) est suivi de cette glose du VII^e siècle: **按今名邪摩推。音之訛反**, ce que M. W. a traduit par: "Das is eine fehlerhafte Aussprache des jetzigen Namens Yamatai". Mais, à prendre le texte tel quel, il faut comprendre: "Le nom actuel est Ye-ma-t'ouei; [le mot] se prononce *tch(e + ng)o*"; telle est en effet la manière dont les prononciations en *fan-ts'ie* sont toujours indiquées dans ce commentaire. Cette glose phonétique aboutit à *tcho*

(*t'suâ), et ne peut porter que sur t'ai ou sur t'ouei, mais on n'a pas d'indications sur une prononciation palatalisée de t'ai (*d'ai); en fait, vu sa place et la rédaction de la note, la glose devrait viser t'ouei. Le mot t'ouei (*t'uâi) n'est pas indiqué dans les dictionnaires avec une prononciation tcho (*t'suâ), mais on lui connaît une prononciation subsidiaire tch'ouei (*t's'wi), qui du moins est palatalisée. J'ajouterai que le *Souei chou* (81, 6a) et le *Pei che* (94, 11b) écrivent réciproquement 邪靡堆 Ye-mi-touei et 邪摩堆 Ye-mo-touei (cette dernière forme se retrouve dans le ch. 195 du *T'ong tien*), et qu'on ne connaît pas de prononciation palatalisée pour touei. On a encore d'autres altérations dans le ch. 324 du *Wen-hien t'ong-k'ao*, et d'Hervey de Saint-Denys (*Ethnogr.*, Orient., 50) a encore enchéri sur elles; en outre, le *Wen-hien t'ong-k'ao* remplace 反 fan par 也 ye, et c'est bien vraisemblablement sur ce texte, et non sur celui même du *Heou-Han chou*, que M. W. a traduit cette note. En tout cas, on voit qu'il vaudra d'étudier de près l'histoire et les graphies d'un nom qu'on a souvent tenté de mettre en rapport avec celui même du Yamato. Pp. 173, 180: La traduction de 持衰 par "der Enthaltbarkeit Übende" mériterait au moins une note; qu'on lise tch'e-chouai (qui ne va guère) ou tch'e-ts'ouei ("porter le deuil"?), le sens n'est pas clair, et cependant le terme n'a pas l'air d'être une transcription. P. 173: Au début du § 19, M. W. a vraisemblablement raison de lire 廣武 Kouang-wou (qui est donné en fait dans le *T'ong tien*), mais le texte même du *Heou-Han chou* a 建武 kien-wou (que donne également le *Wen-hien t'ong-k'ao*), et il valait de le dire. P. 399, n. 1 (et cf. pp. 174, 190, 238): Les explications de M. W. sur l'expression 倭奴國 Wo-Nou-kouo ou Wo-nou-kouo ("Royaume des Nou du Wo"?) sont les bienvenues, mais s'accordent mal avec le passage, auquel il renvoie cependant, et où il explique nou par le japonais no au sens de "pays" dans une série de transcriptions

tout à fait similaires. En tout cas, il faut noter que l'expression Wo-Nou-kouo ou Wo-nou-kouo est plus ancienne que je ne l'ai indiqué dans *T'oung Pao*, 1928, 443. P. 174: "Überdies hat die chines. Schrift in der Han-Zeit wahrscheinlich Radikale noch nicht oder nur ausnahmsweise verwendet (Mitteilung von Dr. Haloun), erst in der handschriftl. Überlieferung sind sie in die Texte eingefügt worden". Il est exact qu'on trouve parfois sous les Han, et même après eux, certains caractères qui ne comportent pas de "clefs" alors qu'ils s'écrivent usuellement avec une "clef" plus tard, ou qui en comportent une différente, mais comment peut-on dire que, de façon générale, les clefs n'étaient pas employées sous les Han et ont été ajoutées dans les textes après cette date quand les documents mss. des Han recueillis par Sir. A. Stein et les inscriptions des Han nous montrent les clefs en plein usage et quand, en l'an 100 de notre ère, le principe même du *Chou wen* est le classement par clefs? P. 176: "Vaterbrüder, Vaterschwestern"; 舅姑 *Kieou-kou* signifient "beau-père et belle-mère [de la femme]". P. 176: "Aus zerbröckeltem(?) Erz und Granit stellen sie Wurfgeschosse(?) her...". Le texte est 摩礪青石以作弓矢, c'est-à-dire: "Ils polissent du *ts'ing-che* pour en faire des arcs et flèches..". Je suppose que *kong*, "arc", a été amené par le mot "flèche" qui suit, "arc-flèche" formant une sorte de binome, mais qu'il ne s'agit que des flèches, et plus spécialement des pointes de flèche; quant au *ts'ing-che*, "pierre vert-noir", c'est un nom ordinaire du granit, mais ne s'agirait-il pas ici d'obsidienne? Pp. 177 et 209: Par 郡使 *kiun-che*, M. W. veut entendre des fonctionnaires indigènes des principautés japonaises, et non des envoyés (*che*) des commanderies (*kiun*) chinoises (de celle de Tai-fang principalement) comme l'avait admis M. Aston. Mais c'est sûrement M. Aston qui a raison; il n'y avait pas de "commanderies" (*kiun*) au Japon au III^e siècle, et le texte du *San kouo tche* s'ex-

plique très bien en disant que les “envoyés des commanderies (chinoises)” s’arrêtent toujours quelque temps dans l’état de Yi-tou à l’aller et au retour (郡使往來常所駐); c’est qu’il y avait une sorte de vice-roi qui avait là sa “résidence” régulière (cf. p. 181, où 治 *tche* n’est pas exactement “er regiert”, mais “il a sa résidence”, son “siège administratif”). Pp. 178 et 199—200: M. W. lit 郡支 *Kiun-tche*, qu’il rétablit arbitrairement en *Gusshi et où il cherche une localité actuelle Kushi. Mais, puisqu’il traduit le texte du *San kouo tche*, comment peut-il adopter sans rien dire *Kiun-tche*, alors que toutes les éditions du *San kouo tche* donnent 都支 *Tou-tche* et que *Kiun-tche* n’est que la leçon tardive, et vraisemblablement fautive, du *Wen-hien t’ong-k’ao*? Si l’équivalence traditionnelle de 一支 *Yi-tche* à Iki est juste (p. 189), on doit penser que 支 *tche* est vraisemblablement en valeur de 岐 *k’i* par exemple, et *Tou-tche* supposera un original du type de *Toki ou *Togi; nous voilà loin de *Gusshi, Kushi. P. 181, n. 434: Les 邸閣 *ti-ko* (ou 邸閣 *ti-ko*) sont effectivement un terme technique des Han et des Six dynasties, qui s’applique à un système de greniers officiels pour l’armée; cf. l’article de Wang Kouo-wei à leur sujet, signalé dans *T’oung Pao*, 1929, 155. P. 239: L’étymologie de jap. *fumi* par ch. 文 *wen* ne va bien ni phonétiquement, ni pour le sens; pour une autre hypothèse, cf. l’article de M. S. Yoshitake dans *Bull. Sch. Or. Stud.*, VI (1930), 45—53. Pour finir, je tiens à mentionner l’intérêt des trois cartes historiques (deux du Japon, une de Corée) que M. W. a jointes à ce livre important. Il n’y a malheureusement pas d’index. P. Pelliot.

Chinese-Hebrew manuscript, a new source for the history of the Chinese Jews, by Berthold LAUFER, $9\frac{1}{2} \times 6\frac{3}{4}$, pp. 189—197, from *The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, Vol. XLVI, No. 3, April 1930.